

Recherches sociographiques



Guy FRÉGAULT, *Pierre Le Moyne d'Iberville*

Yves-F. Zoltvany

Volume 11, numéro 1-2, 1970

La Basse-Côte-Nord du Saint-Laurent

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055494ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055494ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Zoltvany, Y.-F. (1970). Compte rendu de [Guy FRÉGAULT, *Pierre Le Moyne d'Iberville*]. *Recherches sociographiques*, 11(1-2), 193–195.
<https://doi.org/10.7202/055494ar>

sur le genre de règlements que chaque municipalité a adoptés, à l'intérieur de neuf sujets de réglementation préalablement déterminés par l'auteur. Selon les résultats obtenus, près de cinquante pour cent des municipalités n'ont adopté aucun règlement dans l'un ou l'autre sujet. Ceci suscite certaines questions, dont la première demeure sans réponse: que font les quelque sept cents municipalités qui n'ont adopté aucun règlement touchant les neuf sujets qui leur étaient présentés? Quel est l'objet de leur activité? L'instrument de mesure du dynamisme intra- et intermunicipal peut-il dans de telles conditions être jugé vraiment pertinent? Les critères qui ont prévalu dans le choix des neuf catégories de réglementation ou ne sont pas assez rigoureux ou ne sont pas exposés de façon à satisfaire le lecteur. Toutefois les résultats obtenus en ce qui concerne les catégories de sujets de réglementation retenues sont révélateurs pour élaborer une politique de régionalisation de certaines fonctions ou évaluer l'utilisation que les municipalités font des pouvoirs qui leur sont délégués. Les corrélations établies pour tenter d'expliquer les phénomènes observés sont intéressantes, notamment en ce qui concerne le caractère distinctif du dynamisme intramunicipal et intermunicipal. Permettons-nous de suggérer qu'il aurait été bon d'utiliser certaines autres variables indépendantes, dont l'existence du système de gérance municipale, la proportion de la main-d'œuvre locale employée à l'extérieur de la municipalité, un indice de compétence des administrateurs municipaux, etc. . . .

Les remarques précédentes ne se veulent pas négatives, mais indiquent seulement qu'il y a encore beaucoup à faire dans le domaine des affaires municipales. Il est un point toutefois qui s'explique difficilement quand il s'agit d'un volume de la qualité de celui que nous présente A. Lajoie. Plusieurs tableaux contiennent en effet des erreurs de calcul qui, en plus d'être décevantes en elles-mêmes, viennent fausser le profil de la répartition des municipalités selon certaines catégories. Au tableau 9 par exemple (p. 257), il y a soixante-treize villes sur un total de cent soixante-deux, soit 45.1% et non 37.2%, qui n'ont adopté aucun règlement indiquant une collaboration intermunicipale. Ceci accentue la tendance à l'autosuffisance des villes par comparaison à celle des cités, alors que, selon le texte, « les cités et villes comptent la même proportion de municipalités inactives » (dans les secteurs de collaboration intermunicipale).

Malgré cette faiblesse technique, qui atténue considérablement la valeur du cadre et de l'ensemble, ce volume constitue une pièce d'un intérêt véritable pour tous ceux qui se préoccupent des problèmes d'efficacité et de planification dans le Québec actuel.

Louise QUESNEL-OUELLET

*Département de science politique,
Université Laval.*

Guy FRÉGAULT, *Pierre Le Moyne d'Iberville*, Montréal, Fides, 1968, 300 p.

En 1944, Guy Frégault, jeune historien de 26 ans, publiait sous le titre *Iberville le Conquérant* une biographie de Pierre Le Moyne d'Iberville. C'est ce volume depuis longtemps épuisé que la maison Fides présente aujourd'hui au public. Exceptions faites du nouveau titre, *Pierre Le Moyne d'Iberville* tout court, et de la bibliographie, mise à jour par l'addition de quelques ouvrages récents, cette nouvelle édition semble identique à celle de 1944.

Pour Frégault, Iberville fut d'abord un créateur d'empire qui portait en lui une image forte et grande de l'Amérique française. C'est en tenant compte de cette farouche volonté d'expansion, croit l'auteur, que les nombreux exploits militaires du « héros » et la fondation de la Louisiane assument leur pleine signification. D'une part, Iberville cherche à affaiblir les établissements anglais soit en détruisant leurs principaux points d'appui soit en leur

ravissant d'importants postes commerciaux afin d'y substituer l'entreprise française; d'autre part, en établissant sa colonie sur le bas-Mississippi, il espère endiguer la poussée anglaise vers l'ouest et préserver un équilibre colonial en Amérique du Nord, équilibre qui menace de se rompre en faveur de l'Angleterre.

Cette explication contient sans doute des éléments valables mais aussi des faiblesses majeures qu'il importe de souligner. En premier lieu, l'auteur semble croire que la mise en œuvre d'une telle politique aurait pu permettre à la Nouvelle-France de freiner le progrès des colonies anglaises et peut-être même d'éviter la défaite en 1760. Rappelons cependant que la Nouvelle-France fut écrasée non pas parce qu'elle ignora la politique proposée par Iberville, mais bien parce qu'elle tenta d'en exécuter une qui lui était à peu près analogue: celle du gouverneur La Galissonnière qui, en 1750, proposa à la cour de resserrer les colonies anglaises dans leurs limites par l'établissement d'un réseau de postes à l'ouest des Apalaches. Pas plus qu'Iberville, La Galissonnière ne semble avoir compris que la Nouvelle-France ne disposait pas des ressources matérielles et humaines nécessaires pour mener à bien une politique aussi ambitieuse.

Deuxièmement, on peut se demander si Frégault tient suffisamment compte du caractère intéressé de la plupart des initiatives de son personnage. Si Iberville fut l'homme de l'expansion, ce ne fut pas uniquement par dévouement pour la Nouvelle-France, mais bien aussi pour favoriser ses propres intérêts et ceux de sa famille. Après ses victoires à la Baie d'Hudson et à Terre-neuve, il amorce de vastes entreprises commerciales dans ces régions. Il détient pendant un temps le monopole de la traite du fort Nelson. Pour exploiter les pêcheries, il s'abouche avec un négociant rochelais qui doit se charger de l'écoulement des 200,000 quintaux de morue qu'Iberville compte expédier à la métropole. Afin de mieux surveiller ses intérêts, il sollicite même, mais sans succès, le poste de gouverneur de Terre-neuve. Quelques années plus tard, Iberville cherchera à faire de la Louisiane un véritable fief personnel gouverné par ses frères ou des personnalités qui lui étaient apparentées. Sa politique indigène dans ce secteur reposait sur le déplacement d'un grand nombre de tribus sauvages vers de nouveaux postes ravitaillés par le bas-Mississippi et l'interruption de leurs relations avec le Canada. Plusieurs notables canadiens, à commencer par le gouverneur Callière, eurent tôt fait de dénoncer ce programme qui menaçait toute la vie économique de la colonie du Saint-Laurent.

Disons tout de suite que l'auteur parle de ces choses dans son volume, mais il ne leur attache évidemment pas grande importance. À peine leur consacre-t-il quelques paragraphes perdus dans son texte et il ne les utilise pas pour expliquer son personnage. Iberville demeure le grand serviteur lucide et audacieux de la Nouvelle-France et, s'il faut en croire l'auteur, ceux qui s'opposèrent à lui le firent par manque de clairvoyance ou pour ménager leurs intérêts particuliers. Ainsi donc, les vues de la compagnie du Nord sur la politique à suivre à la Baie d'Hudson ne coïncident pas avec celles d'Iberville. C'est parce que ces messieurs du Nord sont des « négociants bornés », dont les mémoires ne sont que du « bafouillage », laisse entendre Frégault. À Terre-neuve, Iberville se heurte au gouverneur Brouillon qui sollicite pour lui-même le commandement des opérations militaires. Frégault ne manque pas de faire pleuvoir les injures sur ce malheureux administrateur. Ce Brouillon « bien que brave . . . était excessivement violent, vaniteux et rapace. La cupidité était le trait dominant de son caractère. » Ce qu'il proposait pour la conduite de la campagne militaire était « inepte ». Plus loin, Frégault qualifie d'hostilité intéressée les griefs légitimes des négociants canadiens contre la politique qu'Iberville poursuit en Louisiane. Cette façon d'analyser les choses n'est guère satisfaisante. Non seulement donne-t-elle toujours raison à Iberville et tort aux autres, mais elle ne dégage pas suffisamment les chocs d'intérêts qui formaient souvent l'essentiel de ces rivalités.

La description de la campagne de 1706 contre Nevis constitue la partie la plus faible du volume. Selon Frégault, Iberville touche enfin au but dont il ne s'est jamais détourné

depuis trois années: mettre les colonies rivales hors d'état de nuire en les frappant dans leurs principaux centres de rayonnement et de pénétration. Le ministre de la marine lui confie le commandement d'un puissant armement pour dévaster les établissements anglais des Antilles à la Nouvelle-Angleterre et Iberville met à la voile, rêvant « de batailles et de gloire ». On s'étonne que l'auteur ne souffle mot du scandale qui éclata autour de l'escadre à son retour en France. Dès 1706, le ministre Pontchartrain a appris que les navires avaient appareillé avec des cargaisons considérables de marchandises destinées à des opérations frauduleuses pour le compte des officiers et d'un certain nombre de négociants. Une enquête fut ouverte et Iberville, qui était décédé au cours de la campagne, fut impliqué dans les principaux chefs d'accusation portant sur les malversations qui avaient précédé l'appareillage de l'escadre, la disposition des prises et du butin, et le commerce interdit par les ordonnances. Son frère, Sérigny, avait trempé dans des actes encore plus déloyaux. Au retour de la campagne de Nevis, il avait conduit son navire, le *Coventry*, à la Vera Cruz pour y vendre des esclaves nègres, contrairement à ses instructions qui lui prescrivaient de se rendre au Mississipi. Sérigny compromettait ainsi en partie le ravitaillement de la Louisiane, car au *Coventry* il substituait l'*Aigle*, de moindre tonnage, pour le voyage du Mississipi. C'est donc sur une note terne plutôt que glorieuse que prend fin cette campagne ainsi que la carrière du « héros ».

Il y a peut-être deux raisons qui expliquent pourquoi Frégault a traité Iberville de cette façon particulière. Premièrement, comme il écrit ce livre pendant les années de guerre, il ne put se rendre en France pour effectuer ses recherches et dut se contenter d'une documentation incomplète, c'est-à-dire de copies partielles de quelques séries d'archives françaises que possédaient la Bibliothèque du Congrès à Washington et les Archives publiques d'Ottawa. Deuxièmement, à cette époque, Frégault était toujours sous l'influence du chanoine Lionel Groulx, maître de pensée d'une longue lignée d'historiens nationalistes. Selon Groulx, le visage de la Nouvelle-France avait été façonné par le catholicisme, l'agriculture, et les bâtisseurs d'empire, ces « beaux chevaliers aux luisants coups d'épée », pour reprendre l'expression qu'il utilisait lui-même en 1920. Serait-ce pour présenter un personnage conforme à ce dernier modèle que Frégault a longuement exalté les nombreux faits d'armes de son « héros » et fermé les yeux avec complaisance sur les gestes moins étincellants de sa carrière?

En somme, ce volume, écrit il y a 25 ans par un tout jeune historien débutant dans le métier, est aujourd'hui dépassé sur bien des points et il aurait fallu procéder à une révision complète du texte avant d'en faire la réédition. On me dira que les fonctions de l'auteur au gouvernement du Québec ne lui laissaient pas le temps d'entreprendre pareil travail. Fort bien. Mais il aurait toujours pu écrire une introduction pour cette nouvelle édition afin d'expliquer la nature de ses idées sur la Nouvelle-France en 1944 et dans quelle direction celles-ci évoluèrent dans les années qui suivirent, après qu'il eut pris conscience de l'importance du facteur économique. Il faut aussi reprocher à la maison Fides, et peut-être davantage aux directeurs de la collection Fleur de Lys, dont ce volume fait partie, de n'avoir fait aucune mention de l'édition de 1944 dans les pages liminaires du volume. Cette omission regrettable pourrait porter le lecteur non averti à croire qu'il a entre les mains une biographie fraîchement écrite, et l'impressionnant appareil scientifique — bibliographie critique, références, citations — à conclure que c'est là une étude définitive. Or ce n'est certes pas le cas.

Yves F. ZOLTIVANY

*Department of History,
McGill University.*